

Il s'attendra à une table vide à son retour, se dit-elle. Il apportera dans la maison des valises et des sacs remplis de journaux, de croquis et de cartes. Il faut qu'il puisse les étaler sur une table nette, cirée, astiquée jusqu'à ce qu'elle luise comme une étendue d'eau. Une table qui invite à y poser des dossiers et à faire des piles de livres et de papiers parfaitement ordonnées. Pas à un dépotoir. Donnant sur le jardin, la pièce où trône la table, qui la remplit presque entièrement – non, il y a suffisamment de place, c'est plutôt que la table est au milieu de la pièce, on ne peut l'éviter, la pièce semble construite autour, un tabernacle pour un autel en bois –, cette table, donc, doit être nettoyée et peut-être blanchie.

Passant lentement le long de la table, Elizabeth s'approcha du bow-window et regarda le jardin à travers les petits carreaux. Les irrégularités du verre donnaient l'impression que les fleurs flottaient au-dessus de l'herbe ; quand elle oscillait à droite ou à gauche, les iris bleu pâle se boursouflaient en des formes monstrueuses et, quand elle faisait oui de la tête, le banc de jardin s'élançait de haut en bas. Elle poussa les battants de la fenêtre pour l'ouvrir ; les cadres de bois peints en blanc qui retenaient les vitres prisonnières paraissaient sales. De l'index, elle essuya une mouche morte.

Une odeur printanière pénétra dans la pièce. Elizabeth posa les mains sur ses hanches et huma l'air du dehors. Aubépines, giroflées et vapeurs douceâtres provenant de la fabrique de gin au coin de la rue. D'ici peu, le tilleul surplombant le banc fleurirait et ferait goutter du miel sur les meubles et le tapis de verdure. D'épais nuages d'insectes bourdonnant furieusement se bousculeraient autour des fleurs vert pâle. Très bientôt.

Elle se tourna vers la pièce sombre. Telle une chaîne de montagnes, le désordre sur la table se dressait devant elle. Il revient, pensa-t-elle, dans un mois, cet été, peut-être seulement à l'automne, mais il arrive. Quelque part dans le monde, il est en route dans cette hourque en bois étroite qu'il appelle si fièrement son bateau. Les découvertes ont été faites, les côtes cartographiées, les peuples étrangers décrits et le voyage du retour a commencé. Ce genre de voyage ne peut durer plus de trois ans. Il est donc grand temps de se mettre à ranger la table. Ce sera comme si je déblayais une décharge où quelqu'un aurait jeté pendant des années ses détritits. Une entreprise archéologique que je pourrais considérer comme un défi.

Le courant d'air lui soufflait un vent glacé dans le dos, la lourde porte de la pièce entra en mouvement et se referma en claquant.

Tout flanquer par terre en faisant de grands moulinets avec les bras. Faire place nette en évacuant les sédiments de ces années solitaires. Plus de dessins d'enfant, de notes, de travaux de raccommodage oubliés, de livres non lus et de journaux jaunis. Tout jeter en tas dans le jardin puis, par temps calme, y mettre le feu. Elle repousserait

du bout d'un bâton les papiers égarés, les garçons l'aideraient en se servant de soufflets et de manches à balai, et tout, tout se transformerait sans que personne n'ait pu rien voir en une épaisse fumée et s'envolerait au-dessus des toits vers le fleuve.

Il fallait cependant tout regarder. On ne pouvait jeter quoi que ce soit à moins de savoir de quoi il s'agissait. Chaque feuille de papier devrait passer entre ses mains. Elle resserra les cordons de son tablier et se dirigea vers la table.

Tendre la main pour prendre une lettre, puis vite la retirer. Tourner autour de la table et examiner et évaluer les objets sous tous les angles. Concevoir un système de rangement : poser une corbeille pour tout ce qui pouvait être jeté, un dossier pour les lettres professionnelles à conserver, une pile pour les dessins des enfants, pour les courriers personnels, un tas de livres de façon à les avoir à portée de main et un autre pour ceux qui, une fois rangés, pouvaient attendre leur moment. Faire de la place sur le sol aux larges planches pour que les piles soient constituées à une distance suffisante. Elle avait beau savoir comment elle s'y prendrait, elle continuait à traîner et à tergiverser.

Il était dix heures, un matin de début avril, les garçons étaient à l'école et elle n'attendait pas de visite. Elle avait le temps, pourtant elle n'en profitait pas. Qu'attendait-elle ? Pas de l'aide, elle préférait s'occuper seule de cette tâche. Elle n'alla pas s'asseoir sur la petite causeuse devant la fenêtre, continua à arpenter la pièce comme si elle était à l'affût.

Elle était fatiguée. Tout dans son corps de trente-quatre ans ne demandait qu'à descendre,

vers le sol, et à y rester allongé. De préférence dehors, dans l'herbe sous le tilleul. Elle ne s'expliquait pas sa fatigue car elle avait bien dormi cette semaine, elle mangeait suffisamment et elle n'avait aucun effort particulier à fournir. Pourtant, son dos lui donnait l'impression de porter un joug auquel seraient suspendus de lourds seaux de lait.

Parmi les lettres et les journaux, elle piocha les objets qui de toute façon n'avaient pas leur place ici : une coiffe ornée de rubans, un mouchoir, une orange séchée. Quand elle jeta le fruit par terre, les pépins tombèrent en pluie contre la peau qui ressemblait à du cuir. Se baisser. Dans la corbeille. Se redresser d'un seul mouvement de cette position courbée et aussitôt s'attaquer aux papiers. Parfait.

Une lettre de Stephens sur des questions d'argent : *Conformément au souhait de votre époux, l'Amirauté a décidé de vous verser, chaque année, pendant la durée du voyage un montant de deux cents livres.* Conserver. James voudrait la lire. C'était son argent, qu'il avait gagné en naviguant autour du monde. Totalelement déraisonnable d'éprouver ce sentiment irritant de gratitude forcée. Ce n'était pas de la charité, ce n'était pas un pourboire. Ce montant, et davantage encore, lui revenait de droit. Mentalement, elle vit les messieurs de l'Amirauté en réunion, excités par le projet de James, remplis de fierté, de patriotisme et de suffisance. "Ah oui, sa femme doit aussi pouvoir vivre, d'ailleurs une belle somme, tu peux faire en sorte qu'elle l'obtienne ?"

Elle haussa les épaules. La lettre suivante, avec l'écriture de Hugh Palliser, parlait des garçons. *J'ai appris, chère Elizabeth, que votre aîné, le solide James junior, entrera à la fin de l'été à*

*l'école navale à Portsmouth. Il doit certainement se réjouir de s'engager sur la même voie que son père. Dans son sillage, devrais-je dire sans doute ! C'est bien pour toi que tu puisses encore garder le petit Nathaniel une année à la maison, sinon tu te sentirais certainement très seule. Nous espérons naturellement que James reviendra sain et sauf cette année, mais tu n'es pas sans connaître les incertitudes qui entourent ce genre d'expéditions. Tu sais aussi que je suis à ta disposition, chaque fois que tu peux avoir besoin de moi.*

Palliser, le trésorier de la marine, qui avait stimulé et recommandé James, qui avait obligé ces messieurs à porter un regard sur lui. Elle sourit et posa la lettre parmi ses propres papiers. Elle allait l'inviter pour une tasse de thé dans le jardin, pour qu'il puisse parler à Jamie et Nat.

Elle rassembla les dessins et jeta les coupures de journaux. La base de la pile à laquelle elle travaillait se dégaugea : trois gros livres à couverture sombre sur les explorations dans le Pacifique. Le nom de l'auteur était imprimé en lettres d'or sur le cuir : John Hawkesworth. Elle souleva les volumes et les tapota prudemment pour en retirer la poussière. James serait furieux. Hawkesworth s'était approprié ses journaux et avait décrit le voyage comme s'il l'avait fait lui-même. Elle avait comparé le texte aux journaux de bord originaux et elle avait été agacée par les exagérations et les fautes, par l'auteur, mais aussi par son mari. Quelle bêtise de confier ainsi avec tant de naïveté son histoire. Que James détestât, avec une rancœur rustique, le monde des arrogants amateurs d'art et de littérature, soit, mais il se faisait lui-même du tort en remettant ses écrits entre d'autres mains et en refusant de se mêler de la rédaction. Il disait qu'il était gêné – il faisait des

fautes d'orthographe et il ne savait pas construire correctement les phrases. C'était vrai, mais ce qu'il avait à dire en valait la peine. Il faudrait que quelqu'un l'aide. Moi, pensa-t-elle, moi.

A côté des in-folio de Hawkesworth était posé un dessin de bateau, un dessin d'enfant soigneusement travaillé. Jamie. Il avait fait une coupe dans le flanc du navire pour que les cambuses où étaient stockés les tonneaux et les balles de marchandises, la cale et les différentes cabines soient visibles. Dans la cabine du capitaine, il avait aussi dessiné un homme, qui écrivait à une petite table, en tournant le dos à l'observateur. Sur le pont arrière, il y avait une vache et une chèvre.

Pourquoi ne pas aider James à rédiger son prochain livre ? Bientôt, il serait assis à cette table en train de soupirer et de pester, bientôt il gâcherait son texte par des remerciements exagérés et l'expression d'une feinte subordination tandis que son humeur ne ferait que se détériorer. Dommage. Je n'ai qu'à m'en occuper. S'il revenait avant l'automne, les jours commencent déjà à raccourcir, annonçant de longues soirées obscures. Travailler ensemble à un projet important serait distrayant, un bon début pour une vie commune.

A son retour, ils seraient mariés depuis plus de douze ans, mais ils n'auraient jamais passé une année entière ensemble dans la même maison. James partait invariablement au printemps pour ne revenir qu'en novembre. Noël. Dessiner des cartes et des paysages côtiers à la table. Il avait deux vies. Elle aussi. Un rythme s'instaurait, ainsi que l'apaisement qui y est associé. Elle n'avait été qu'une seule fois angoissée, quand il était rentré avec une grosse cicatrice à peine guérie à

la main droite. Un cornet de poudre avait explosé, avait-il dit, cela aurait pu être pire. La blessure sur la peau saine fit prendre conscience à Elizabeth qu'il travaillait dans la marine de guerre et que les combats et la destruction pouvaient faire partie de ce travail. Au bout d'un jour environ, son anxiété la quitta. L'accident appartenait au passé, James marchait dans la maison, elle entendait sa voix et voyait à quoi il s'occupait. Sa présence détournait son attention de la plaie et de ce qu'elle signifiait.

Il portait depuis un gant, à droite. Avait-il honte de sa blessure ou voulait-il éviter d'effrayer les autres ? La blessure épaisse avait pâli en guérissant, la cicatrice évoluait comme un serpent blanchâtre de la paume de sa main vers son poignet. Elizabeth pouvait la sentir, la nuit, quand il faisait glisser ses mains de ses cuisses vers ses épaules. La cicatrice lui frottait la peau. Elle aurait dû lui agripper la main et lécher lentement la blessure, elle aurait dû intégrer la cicatrice, il fallait qu'elle entre dans la cartographie du corps de son mari, par ses soins.

Il y avait fort à faire. Il fallait réfléchir aux repas, les préparer et les manger ; laver les vêtements des garçons, les réparer, les remplacer. Semer dans le potager, le fumer, le désherber. Elle avait de l'aide, des personnes l'assistaient pour ces tâches et l'incitaient, ou l'obligeaient, fermement à prendre des initiatives. Nat, qui entrait dans la pièce en clopinant de façon ostentatoire dans des chaussures devenues trop petites. La bonne, qui venait s'asseoir à côté d'elle avec un panier à provisions pour discuter du menu du jour. Le jardinier, qui demandait où planter les

carottes ou encore les panais et ne pouvait commencer le travail qu'une fois qu'Elizabeth avait pris une décision. Il y avait fort à faire. Cela paraissait plus qu'autrefois, plus que durant les premières années de ce deuxième tour du monde. La préfiguration du retour de James donnait déjà aux tâches quotidiennes un nouvel éclairage. Il aurait lui aussi une opinion sur l'endroit où planter les légumes, une opinion raisonnée avec des considérations rationnelles concernant la position du soleil et l'adduction d'eau. Elle commençait à observer la maison, le jardin et les enfants à travers ses yeux et constatait qu'il faudrait changer, nettoyer et beaucoup jeter. Comme si elle laissait tout se dégrader dès qu'il était parti, mais ce n'était pas le cas. Son rangement était différent. Ou bien se faisait-elle des idées ? Le capitaine critique n'existait-il que dans ses pensées ? Le petit Nat qui venait se glisser chaque matin dans son lit, ce ne serait plus possible, bientôt. Ce ne serait plus jamais possible.

Après ce voyage, il fallait que cela cesse. Après ce voyage, une autre vie commencerait, une vie estivale.

Pendant douze ans, elle avait été seule l'été. Ce n'était pas grave, elle le savait et elle en avait pris la juste mesure quand elle avait décidé d'épouser ce marin, elle supportait bien la situation et elle s'était même réjouie, surtout au début, de la solitude. Il y avait toujours eu les retrouvailles ; le lit était trop grand ou trop petit ; il y avait du mouvement et du changement. Quand Jamie était né, elle savourait encore plus intensément sa solitude, la compagnie de ce petit enfant. Chaque automne, le bateau rentrait en traversant l'océan Atlantique. Les pommes

mûrissaient, les feuilles changeaient de couleur et commençaient à tomber des arbres, puis, soudain, une voiture arrivait à grand fracas dans la rue et la porte d'entrée s'ouvrait grande. Le vent s'engouffrait dans la maison et tout se transformait.

Au printemps de 1768, il avait reçu sa mission pour son premier grand voyage. Il allait parcourir le Pacifique, observer la trajectoire des étoiles et des planètes et cartographier de nouveaux continents. Il s'était accommodé merveilleusement bien de son rôle de commandant. Il n'avait manifesté aucun signe de servilité ou d'incertitude quand il avait fait connaître ses exigences pour le bateau, l'équipement et les instruments. Il demandait la meilleure qualité et le plus cher et il l'obtenait ! On ne voulait pourtant pas le promouvoir au rang de capitaine, ce titre était réservé aux personnes de haute lignée. Il restait lieutenant. James ne semblait pas s'en offusquer, du moment qu'il pouvait agir selon ses propres convictions. Accumuler des connaissances, regarder, décrire, voir comment le monde était réellement : voilà ce qu'il voulait.

Le voyage allait certainement durer trois ans. Quand le navire – une barge à charbon disgracieuse – avait appareillé, elle avait trois jeunes enfants et elle en attendait un quatrième. Elle s'était sentie soulagée quand la petite-cousine de James, Frances, était venue habiter chez eux pour lui tenir compagnie. Cette jeune fille de dix-sept ans à l'épaisse chevelure rousse bouclée et aux yeux farouches donnait l'impression qu'elle allait heurter partout ses membres maigres, laisser la vaisselle lui échapper des mains et rentrer droit dans la porte avec un plateau chargé, mais pas

du tout. Elle était adroite, voyait le travail qu'il y avait à faire et aimait apporter son aide. Elle emmenait les garçons, qui avaient cinq et quatre ans à l'époque, dans le jardin tandis qu'Elizabeth donnait son bain à la petite Elly. Le lit de Frances était installé dans la chambre des garçons et les enfants s'attachèrent vite à elle.

Quant à Elizabeth, elle avait l'impression d'avoir enfin une sœur. Des femmes dans la maison, une petite fille, une sœur. Elle n'en avait pas l'habitude, il y avait toujours eu des hommes : le beau-père, l'oncle, les cousins. Le mari. Les fils. Le père qu'elle n'avait jamais connu, qui était mort alors qu'elle n'avait que deux ans et qui avait totalement disparu de son souvenir. Que me disait-il, me prenait-il dans ses bras quand il rentrait, dansait-il avec moi à travers la pièce ? Sa mère ne répondait pas. Ce qui s'était passé autrefois n'avait plus d'importance, à présent un homme trapu aux cheveux noirs était assis dans la cuisine et voulait manger des crêpes. Il lui avait appris le calcul et la comptabilité. Il n'y eut pas d'autres enfants. Elle resta fille unique.

Le frère de sa mère avait deux fils, avec lesquels Elizabeth avait grandi. Elle était l'aînée et inventait les jeux, jusqu'à ce que les garçons aillent à l'école et se mettent à détester les histoires de fille. Si elle avait eu une sœur, se disait-elle, elles auraient au moins été deux contre deux. Elle s'était renfermée. Elle savait bien lire et le beau-père qu'elle appelait père possédait une quantité d'ouvrages auxquels elle pouvait accéder librement. Elle savait broder et tricoter. Elle s'en sortait.

Il lui était interdit de se rendre dans la taverne de son beau-père, mais elle consignait les dépenses et les recettes dans de longs livres de

caisse reliés. Son écriture était nette et régulière ; elle faisait la fierté de ses parents. Si elle avait eu une sœur, se serait-elle livrée à des activités futiles, infantiles, légères ? Se seraient-elles promenées bras dessus bras dessous le long du fleuve, auraient-elles espionné des garçons à l'abri d'une ombrelle puis vite abordé un sujet sérieux s'ils leur renvoient leur regard, se seraient-elles pincé le bras et seraient-elles parties d'un fou rire ?

L'oncle Charles la voyait s'occuper de la comptabilité le soir. "Tu sais faire ça ? demandait-il. Mais comment est-ce possible ? Tu devrais être un gars. Voilà une fille chère à mon cœur !"

Elle redressait le dos et se penchait au-dessus du livre de caisse. D'une main assurée, elle notait les recettes du jour. Elle ne répondait pas, séchait l'encre en tamponnant le papier à l'aide d'un buvard et déplaçait la lampe pour mieux voir son travail. Une petite sœur aurait alors passé sa tête par la fenêtre et l'aurait appelée pour venir un instant dehors, quitter cette pièce basse de plafond, envahie par la puanteur de la fumée du tabac et du feu de bois qui couvait, où des vieilles personnes parlaient d'elle avec fierté et satisfaction comme si elle était aussi âgée qu'elles.

L'oncle Charles avait demandé à sa mère si Elizabeth pouvait venir travailler chez lui. Son entreprise d'outillage de navigation était située au bord du fleuve, la clientèle augmentait, il n'arrivait pas à s'occuper de tout et ses commis étaient loin d'avoir l'esprit clair comme cette nièce intelligente. Elle avait accepté volontiers la proposition, elle était enthousiasmée que son oncle lui fasse confiance et ait d'elle une meilleure

opinion que de ses propres collaborateurs. Dans la boutique pleine à craquer où elle se vit attribuer un petit bureau, elle aimait les mystérieuses marchandises : des longues-vues dans des étuis en cuir, des sextants, des baromètres, un assortiment de globes de formats différents et les valises inquiétantes pour les médecins de bord. Elizabeth Batts était assise parmi cette multitude d'objets, répertoriant les coûts de ceux qui arrivaient et de ceux qui partaient. La plupart du temps, elle était plongée dans ses papiers, la tête penchée, écoutant la voix joyeuse de son oncle. Elle essayait de deviner le passé et le caractère des clients d'après leur voix. Parfois, elle levait la tête, intriguée par un terme inhabituel ou un silence prolongé. C'est ainsi que son regard était tombé sur James.

Il voulait un quadrant, un instrument compliqué en cuivre brillant avec des vis et une lunette de visée mobile. L'oncle Charles se rendit dans la réserve et en rapporta une pile de boîtes. Toute la matinée, il examina les instruments avec ce grand gaillard sérieux qui se tenait tout droit devant le comptoir. Il essuyait le cuivre à l'aide d'un tissu de flanelle et remballait les quadrants rejetés. Cachée derrière ses cheveux qui lui tombaient devant le visage, Elizabeth avait observé ce client exigeant jusqu'à ce qu'il quitte la boutique sans décider d'acheter. Les boîtes furent rapportées dans la réserve et la boutique donna l'impression que rien ne s'y était passé. L'oncle Charles sifflait une chanson, Elizabeth écrivait en rougissant ses chiffres, bientôt ils partiraient manger.

Une décision éclair était parfaitement conforme à son caractère. Elle savait aussitôt quelle robe elle voulait, elle était allée travailler sans hésitation dans la boutique de son oncle et elle

reconnut son mari quand il entra dans sa vie. Une incapacité à douter ou le don de juger infailliblement de ce qui était bon pour elle ? Elle s'était levée, avait lissé fermement les plis de sa jupe, avait tapoté du bout des doigts les os pointus de ses hanches et était allée écouter ce que son oncle avait à dire sur le client impressionnant qui n'avait rien acheté. Trois mois plus tard, ils se mariaient.

“Il sait exactement ce qu’il veut, dit l’oncle Charles, et si la qualité n’est pas parfaite, il n’achètera pas. Ce n’est pas grave, j’aime bien les clients qui s’y connaissent. Il reviendra, je vais passer sa commande. Tu peux me croire, mon enfant, ce grand gaillard, on va le voir revenir ici.”

Cela l’avait flattée, naturellement, qu’elle soit visiblement celle qu’il voulait. Il avait treize ans de plus qu’elle. Peu importe, elle avait l’habitude de passer son temps parmi les adultes, elle se sentait alors plus à son aise qu’en compagnie des gens de son âge. Il était fanatique, il paraissait savoir ce qu’il voulait faire de sa vie, et il remarquerait et examinerait tout ce qui se mettrait en travers de son chemin, mais il finirait par ne pas s’en soucier le moins du monde. C’est ce comportement qui l’avait attirée. Elle ne savait pas hésiter, cela ne lui serait pas venu à l’esprit. Il répondit à toutes ses questions et ne lui donna pas l’impression d’avoir besoin d’elle comme son beau-père et son oncle pour faire des choses dont eux-mêmes n’avaient pas envie.

James l’avait fait participer d’égal à égal à ses projets, qui devinrent vite leurs projets. Leur solidarité lui apparut clairement à l’esprit, mais elle

parvenait moins bien à se souvenir de ce qui s'était passé avant. Il l'avait attendue. Il était de l'autre côté de la rue quand elle était sortie de la boutique. Le soir commençait déjà à tomber et elle avait mal au dos à force d'être restée assise. Il la regarda. Elle traversa la rue et vint se tenir à côté de lui. La marée était haute, le fleuve clapotait haut contre le quai. Ils regardèrent ensemble l'eau grise. Elle se rappelait qu'ils avaient marché, mais quant à savoir qui avait commencé, qui avait décidé dans quelle direction ? Que s'étaient-ils dit ? Il l'avait raccompagnée à la maison après un grand détour. Il lui avait demandé si elle serait à nouveau à la boutique le lendemain matin et si le quadrant commandé était déjà arrivé. Elle l'avait regardé tandis qu'il s'éloignait et s'était étonnée de sa démarche décidée mais, d'une certaine manière, élégante.

Le lendemain, il était revenu. Puis suivirent un bombardement de rencontres, une promenade, une visite pour faire la connaissance de sa mère, de son beau-père, elle lui avait montré la salle où l'on servait les consommations, ils s'étaient abrités d'une averse quelque part, sous une galerie aux colonnes comme des troncs de hêtres, le vent avait soufflé un tapis de feuilles sèches sur les dalles, on aurait dit une forêt où un cerf aurait pu soudain débouler, il faisait un froid glacial mais elle transpirait à force d'essayer de marcher au rythme de ses grands pas, il lui avait écarté les cheveux du visage et s'était penché vers elle.

Curieusement, elle n'avait pas eu le sentiment qu'il la harcelait alors que, rétrospectivement, c'était pourtant bien ce qu'il avait fait. Cela ne faisait pas même une semaine qu'il était rentré d'une saison éprouvante de cartographie à Terre-Neuve et il voulait commencer sa prochaine

mission en homme marié. Il avait trente-quatre ans. Elle en avait vingt et un. Mais il n'avait pas exercé de pression sur elle.

Il étudiait. Il regardait. Il observait de très près, de si près qu'elle pouvait voir chaque poil de ses épais sourcils, les petits vaisseaux rouges sur ses joues hâves et les dents brillantes derrière ses fines lèvres. Jamais elle ne s'était sentie regardée avec autant de concentration et de bienveillance. Ses doigts, chauds malgré la pluie froide, lui caressaient le pavillon des oreilles. Il prit son visage mouillé entre les paumes de ses mains. Oui, tout s'était passé ainsi. Il avait embrassé ses paupières. Il avait chuchoté son nom. Elle s'était glissée dans ses bras, elle avait appuyé son corps contre le sien, elle avait fait un pas en avant, cela s'était tout simplement passé. On eût dit qu'il se transformait dans cette étreinte, qu'il ne pouvait plus être l'observateur mais qu'il se perdait enfin dans ce qu'apportait le moment présent : elle.

Le baiser. Le baiser qui dura et dura mais ne prit pas de temps réel. Il n'y avait qu'espace. Sans effort, ils figèrent tout le temps en dehors d'eux. Le sablier se bloqua, l'ingénieuse montre de M. Harrison s'interrompit et la terre cessa de tourner.

Plus tard, ils s'aperçurent étonnés qu'ils avaient échoué sous un porche d'église, ils s'étaient embrassés dans une église, comment avaient-ils pu concevoir une chose pareille, mais ils n'avaient rien manigancé, cela s'était bel et bien passé ; cela leur était arrivé irrésistiblement. Essoufflés, enflammés et hilares, ils étaient retournés courir main dans la main sous la pluie. Les rues étaient leur royaume, le fleuve coulait car ils le souhaitaient et le temps avait recommencé à s'écouler.